



ZABEL ESSAYAN OU LE DEVOIR DE DIRE

BIBLIOGRAPHIE

Silihdari Partèznère (SP) / Les Jardins de Silihdar (JS)
1935

Inknakensagroutioun (I) / Autobiographie (A)
1933-1937

Avèragnèroun Mèdj (AM) / Parmi les Ruines (PR)
1911

ZABEL ESSAYAN OU LE DEVOIR DE DIRE

Zabel Essayan/ZE (1878-1943) est née à Scutari, un quartier de la rive asiatique d'Istanbul, capitale de l'empire ottoman. En tant que femme-écrivain parvenue rapidement à la renommée (dès avant 1908, c'est-à-dire avant l'âge de trente ans), elle représente en soi un phénomène remarquable dans la littérature arménienne. Sa vie même est phénoménale puisqu'elle a été le témoin engagé de toutes les grandes étapes (et épreuves) de l'histoire moderne de la nation arménienne que sont les massacres hamidiens, la naissance du mouvement révolutionnaire, la révolution Jeune Turque de 1908, les massacres de Cilicie en 1909, le Génocide de 1915, la fin de l'empire ottoman et la naissance de la première République indépendante d'Arménie en 1918, la constitution de la diaspora (elle a vécu dans le Paris des « années 1900 » puis celui des « années 1920 et 1930 »), la création de l'Arménie soviétique en 1921, les premiers rapatriements en RSSA (*nèrgaght*) dont elle profite elle-même fin 1932, la terreur et les purges staliniennes à partir de 1936 (elle est arrêtée par la Tchèque le 26 juin 1937 et meurt en prison à Bakou en 1943 après plus de six ans d'incarcération).

Les *Jardins de Silihdar ou Silihdari Partèznère* (JS / SP) qu'elle publie à Erevan en 1935 sont le récit de son enfance jusqu'en 1892. (1) Elle comptait y donner une suite dont il reste un manuscrit inachevé et incomplet. Faute de savoir comment elle comptait intituler cette suite aux JS, on l'appelle *Autobiographie ou Inknakensagroutioun* (A/ I), ce qui n'est pas très heureux puisque les JS sont aussi

une autobiographie. (2) Nous avons donc hérité d'elle deux récits autobiographiques qui recouvrent la même période, allant de 1878 à fin 1895 (1892 pour ce qui concerne les JS, et décembre 1895 pour ce qui concerne l'A).

Du point de vue du contexte et du cadre, les JS et l'A font donc doublon, Mais pas du point de vue du récit lui-même. La chose est étonnante et forcément significative. Etant donné tout ce tout qu'elle avait vécu jusqu'alors et le climat étouffant qui régnait en RSSA au milieu des « années trente » (surtout dans le milieu des écrivains) au moment où elle publiait la première partie de ses souvenirs (JS/SP), on se doute que la décision d'entreprendre leur rédaction et leur publication ne pouvait pas relever d'un désir ordinaire. Il ne pouvait évidemment pas s'agir de raconter bonnement ses souvenirs d'enfance, même s'il s'agissait de brosser sa « vie intérieure » (« *Pour ce qui est de ma vie intérieure à l'époque ...* », écrit-elle dans JS p. 79). Le fait même du doublon, la façon dont les deux récits se recoupent tout en étant différents, et la façon similaire dont ils se terminent sur un départ en bateau, indiquent que ZE avait une plus haute ambition. Il lui fallait dire quelque chose d'important, voire de capital. Vu le mélange entre le récit individuel et le récit collectif, il nous semble évident que ZE a voulu raconter l'histoire de la nation à travers sa propre histoire. Mais quelle histoire ? Pas l'Histoire. ZE a d'ailleurs pris le curieux soin de préciser que les JS/ SP sont un « roman » (alors qu'ils ne le sont pas !), comme pour en prévenir toute lecture strictement historique. L'histoire de la nation, bien, mais quelle histoire ? Puisque ZE n'a pas pu terminer son entreprise littéraire du fait de son arrestation, l'incertitude subsiste, évidemment, sur la nature exacte de son intention. Néanmoins, la lecture attentive des ouvrages considérés (JS / SP + A/ I) amène à penser qu'elle a voulu raconter l'histoire de la nation sous l'angle de son accession à la liberté de parole. Si l'on tient compte d'un ouvrage tel que *Parmi les Ruines* (PR) ou *Avèraknèroun Mèdj* (AM) -et plus précisément de son *Avant-Propos* (AP)

ou *Nakhaban* (N)- (3), on constate que sa conception de l'histoire du peuple arménien comme celle d'un peuple qui accède à la parole après des siècles de mutisme s'accompagne en parallèle d'une réflexion sur la parole elle-même et sur la vocation de l'écrivain (en particulier de l'écrivain arménien, bien sûr, confronté à la catastrophe). C'est ce que nous voulons montrer dans cette étude : qu'étant parvenue à maturité (la cinquantaine passée), et dans le cadre d'une vie arménienne désormais garantie -à défaut d'être sereine- sur le sol de la patrie, ZE a décidé, apparemment, de transcrire à travers son destin personnel, celui de la nation et celui de l'écrit, tous trois conçus comme un certain usage de la parole.

I/ SILENCE ET TYRANNIE

1/ Apprendre à se taire

Dans les JS et l'A, le sujet apparent du récit c'est elle -Melle Zabel Hovhannisian- et sa famille, dans l'Istanbul de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Mais le sujet sous-jacent du récit, ce sont les Arméniens de l'empire ottoman. D'emblée, ce qui frappe, c'est que ce peuple est soumis au silence, et cela non pas du fait des Turcs, mais de son propre fait. *Les Jardins de Silhdar* (JS) montrent ainsi comment on « apprend » au petit Arménien à se taire dès la prime enfance que ce soit à la maison ou à l'école. D'abord, il est interdit, en principe, de parler à la maison le matin. Au cours privé de maternelle où ZE est placée, quand le directeur Karapèt agha fait la sieste, les élèves doivent se taire sous peine de punition : « *Les enfants osaient à peine respirer, de sorte que dans ce silence terrorisé, la moindre toux involontaire, le moindre éternuement provoquait crainte et tremblement* » (JS SP, p. 143). Même silence imposé à l'école primaire, avec des instituteurs « *dont les efforts avaient pour unique but de faire en sorte que les enfants restent immobiles et silencieux, et pour y parvenir, ils n'hésitaient pas à les battre et à les terroriser* » (JS SP, p. 155). Au terme d'une telle éducation, l'Arménien devenu adulte est

quelqu'un qui a appris à « la boucler », et la société arménienne est une société qui ignore tout de la liberté d'expression.

2/ Les pratiques du silence

De fait, ce qui frappe d'abord à la lecture des JS, c'est que la société arménienne est entièrement dominée par le silence : il y a les désirs qu'on n'a pas à exprimer (mariages arrangés), les circonstances où il convient de se taire (convenances sociales), et ce dont il est carrément interdit de parler (sujets tabous).

- Le mariage est un domaine-clef du silence : non seulement le futur marié (ou la future mariée) n'a pas son mot à dire, mais en plus il (ou elle) n'échange généralement aucun mot avec son futur conjoint avant le mariage. C'est ce qui s'est passé pour la grand-mère maternelle de ZE, Loussik, dite Doudou, en 1848 : « *A quatorze ans on l'avait mariée précipitamment et « sans regarder ni en avant ni en arrière »* » (JS SP, p. 10). Plus tard (entre 1880 et 1890), la même Doudou agit de la même façon avec son fils Tigrane, l'oncle maternel de ZE : « *il fallait absolument le neutraliser. Et ils (Doudou et le père de ZE) y réussirent : on le maria sans tarder à la fille du pêcheur Nizoth* » (JS SP, p. 39-40). La règle du mariage arrangé peut aller jusqu'à proscrire les mariages d'amour : « *Des jeunes gens qui n'avaient peut-être même pas eu l'occasion de se parler mais qui, ayant échangé quelques regards et ayant senti naître en eux un amour réciproque, auraient voulu se marier, étaient considérés comme souillés. Dans mes années d'adolescence encore, j'ai entendu condamner certains couples parce qu'ils étaient tombés amoureux avant de se marier* ». (JS SP, p. 24).

- Et puis il y a les silences qui règlent les relations sociales. En Arménie orientale, on connaît la règle du silence de la bru (*hars*) envers son beau-père, tradition qui a perduré jusqu'à l'époque contemporaine. (4) On a un autre exemple de ce type de convention sociale chez ZE dans son récit *Quand on n'aime plus* (*Yèrb aylèvs*

tchèn sirèr) qui se déroule à Istanbul en 1914, où l'on voit une mère et sa fille s'abstenir de saluer leur frère et oncle dans la rue en sortant de l'église, et vice-versa : « *Elles rencontrèrent l'Oncle Martik et deux voisins mais ils ne s'adressèrent même pas un regard, car il eût été inconvenant de se saluer en ces lieux ou même de feindre de se connaître* » (L'Intr. p. 479). (5)

- Enfin il y a les sujets tabous. Dans la famille de ZE, on en distingue deux : ceux qui sont liés à l'origine ethnique et ceux qui sont liés à l'origine sociale. Il est interdit, par exemple, d'évoquer l'origine slave du grand-père paternel Hovhannès, par lequel il « *était entré du sang étranger dans la famille* » (JS SP, p.21). Pas question non plus d'évoquer le mariage de l'oncle maternel Khatchik avec une Grecque et de parler d'elle : « *Ce qui s'était passé est longtemps resté pour moi un mystère, puis un beau jour j'ai appris que mon oncle avait tout simplement épousé la fille qu'il avait choisie et qu'il aimait : une Grecque* » (JS, SP p. 89). Il ne faut pas non plus parler des membres de la famille dont l'origine sociale est considérée comme dégradante, de sorte que c'est le silence presque complet sur l'ascendance de ZE du côté de son grand-père maternel qui était un simple voiturier -Hakob- lui-même issu d'une lignée de voituriers, les Chiriments.

3/ Silence et dérivés

Les sujets tabous permettent de faire l'impasse sur ceux que l'on rejette (le grand-père Hovhannès issu de « mariage mixte », la belle-fille grecque, la branche des voituriers Chirine). Ceux que l'on rejette n'ont aucun tort si ce n'est d'être différents. Or le rejet de la différence est la définition même de l'intolérance, mot qui n'est jamais employé, à notre connaissance, par ZE, mais dont elle rend pleinement compte dans ses récits. A cet égard, l'épisode du rétameur juif qui se fait attaquer par des enfants dans la rue en face de sa maison est caractéristique. ZE a assisté à la scène depuis la fenêtre de la chambre où elle était couchée, malade.

Lorsque, bouleversée, elle en parle à sa famille en pleurant, sa grand-mère Loussik (Doudou) non seulement ne s'insurge pas contre la violence et l'injustice mais les justifie tranquillement par le fait que le rétameur est Juif : « -*Mais, ma chérie, c'est un yahoudi ... un yahoudi... Et comme je ne comprends pas ce qu'elle veut m'expliquer par-là, je lui jette un regard implorant et elle ajoute : « Ils ont torturé le Christ, ils l'ont mis en croix, et maintenant ils expient leur crime » ... »* (JS SP, p. 56). Dans l'A/ I, quand il est question à l'école des massacres d'Arméniens par les Turcs, il se trouve une élève (arménienne, donc) pour dire que cela ne concerne que les Arméniens des provinces et pas ceux d'Istanbul (Polis) : « *Vous êtes folles ou quoi ? Vous écoutez des choses pareilles ? Moi aussi je sais, j'ai appris tout ça, mais ces choses-là ne nous regardent pas, ça ne concerne que les provinciaux* » (A I, l'Intr., p. 520). Un Juif, un Arménien des provinces, sont des gens différents qui ne méritent nulle pitié ... Voilà ce qu'on apprend de la société arménienne de l'empire ottoman. Ce thème de l'indifférence-intolérance est majeur chez ZE et mériterait à lui seul une étude d'autant plus complète qu'il renvoie directement à notre actualité. (6) Contentons-nous ici d'en prendre note en remarquant son lien avec le thème du silence, et revenons au fil conducteur du récit de ZE : une société qui se tait est une société qui porte en elle les germes de la tyrannie.

4/ Silence en interne et tyrannie communautaire

Si tyrannie il y a, c'est d'abord la tyrannie familiale. Parmi toute la galerie de portraits présentés par ZE dans les JS/ SP, plusieurs illustrent la tyrannie parentale. Exemple de « bourreaux » : sa tante paternelle Annik, « *une femme tyrannique qui maintenait ses enfants adultes sous sa férule. Pour éviter l'entrée d'étrangers dans la maison, aucun d'eux n'eut le droit de se marier. Elle avait imposé chez elle les règles les plus strictes, un véritable protocole ...* » (JS SP, p. 22). Exemples de « victimes » : sa tante maternelle Youghapèr, qui « *eut pendant des années envie*

de se faire une robe en velours rouge, désir que les strictes opinions grand-maternelles ne lui permirent jamais de réaliser » (JS SP, p. 33) ; et son amie Eugénie, qui « supportait sans protester les colères d'un père tyrannique » (JS SP, p. 197). Il est intéressant de noter que lorsque les « victimes » osent protester, elles le font toujours de façon détournée, jamais directement en prenant la parole, de sorte que leur protestation est muette. C'est le cas de la tante maternelle Youghapèr qui se coupe les cheveux en frange sur le front et se met de la poudre de riz (JS SP, p. 33). Quant à sa camarade de classe Verkiné (7), elle « affirmait son indépendance par des moyens singuliers. Elle se fit couper les cheveux, ce qui pour l'époque était tout à fait extraordinaire, s'habillait de façon extrêmement simple et portait une cravate (...) elle estimait cela indispensable pour renverser la tyrannie de son entourage » (JS SP, p. 198).

L'enfermement accompagne le silence. Elles ne sont pas loin, les « années 1850 » sous Abdul Aziz, où l'on gardait les filles cloîtrées entre quatre murs : la grand-mère « Doudou racontait qu'en ce temps-là, les femmes ne sortaient guère de la maison » (JS SP, p. 11) et qu'elles n'allaient même pas à l'église, restant prier à la maison. Qu'elle que soit la raison objective initiale de cette réclusion (prévenir le risque d'enlèvement par les janissaires), il n'en demeure pas moins que celle-ci est devenue une règle en soi, sans autre justification que la tyrannie globale du milieu : « Ces filles n'avaient pas le droit de sortir seules, certaines allaient être contraintes d'épouser des hommes qu'elles haïssaient ou méprisaient. Elles ne pouvaient pas s'habiller comme elles en avaient envie, se conduire à leur guise, bref elles étaient privées de toute liberté et sentaient qu'elles allaient tôt ou tard se trouver enfermées sans rémission dans les mailles d'un filet parental d'où elles avaient toujours rêvé de s'échapper » (JS SP, p. 194).

5/ Silence en externe et tyrannie du régime

S'il est vrai que dans la rue « ... *le vacarme des Arméniens virtuoses de l'insulte, se mêlaient aux aboiements des chiens, aux longs cris et aux appels chantants des colporteurs qui vantaient leur marchandises* », il était convenu, face à un Turc, de se taire (JS SP, p. 47). La méfiance de principe à l'égard du Turc et la peur générale qui domine sous le régime despotique du sultan Hamid sont si grandes que la seule attitude possible de la société arménienne à l'extérieur est le silence. ZE rapporte deux anecdotes significatives à cet égard. On trouve la première dans les JS/ SP. Nous sommes à Maltépé, un village grec des rives de la mer Marmara où la famille de ZE se rend en villégiature chaque été jusqu'en 1892. Cette année-là (ZE a quatorze ans), des Turques louent la maison voisine de la sienne. Il s'agit d'une grand-mère et de sa petite-fille de quinze ans, Fayizé, à laquelle son oncle maternel Nahat rend souvent visite. Un jour, Nahat et le père de ZE se rencontrent et une curieuse « conversation » a eu lieu entre les deux hommes. « Conversation » si l'on peut dire, puisqu'elle se déroule totalement à sens unique, le Turc parlant et l'Arménien se taisant. D'abord Nahat aborde le sujet du sultan Abdul Hamid qu'il présente comme l'ennemi commun aux Arméniens et aux Turcs, un tyran responsable de la mort d'innombrables personnes -notamment d'étudiants-, de tous bords et de toutes nationalités. Le père de ZE l'écoute mais ne dit rien. Ensuite Nahat aborde le sujet des Arméniens d'Anatolie en disant que les paysans turcs ne souffrent pas moins que les paysans arméniens et que la seule solution, c'est d'unir les efforts contre l'ennemi commun. A nouveau : « *Mon père ne dit rien* ». Voyant cela, Nahat dit : « *Quand donc les barrières entre vous et nous tomberont-elles ? Cette fois-ci encore, mon père resta silencieux* », écrit ZE (JS SP, p. 189). Dans l'A, ZE rapporte le dialogue suivant entre elle et son oncle : « *Oncle Kirakos, dis-je soudain en pleine rue et à haute-voix, je préférerais mourir plutôt que d'épouser un musulman ... Oncle Kirakos se trouble, regarde tout autour de lui, consterné. N'aurait-on pas entendu ? Et, en me réprimant presque,*

il murmure :

- Ma petite Zabel, il ne faut pas dire des choses pareilles, on pourrait t'entendre, et je serais déporté ... » (A I, l'Intr. p. 522).

II PAROLE ET PRISE DE CONSCIENCE

1/ Les paroles décisives de l'oncle Tigrane et de Virginie Tutundjian

- L'épisode du grenier

Nous sommes en 1888 et ZE a 10 ans. Elle monte au grenier de la maison, là où personne ne va en dehors de son oncle maternel Tigrane qui y garde ses affaires et ses papiers personnels et où il s'enferme régulièrement pendant des heures. Ce jour-là, son oncle lui « révèle » le despotisme turc en lui montrant d'abord une photo représentant les « atrocités bulgares » de 1876. Ensuite il lui parle de l'exécution du Tcherkesse qui a tenté d'assassiner le sultan Hamid (8). Enfin, il lui dévoile la tyrannie ordinaire des sultans : « *- Les sultans sont des tyrans, c'est leur métier* », (JS SP, p. 81-83). La réaction de ZE est intéressante : ce qui frappe d'abord la petite fille qu'elle était alors, ce n'est pas tant la tyrannie des sultans que l'hypocrisie de la société arménienne lors des célébrations qui sont faites à leur gloire (beaucoup n'hésitant pas à orner ostensiblement de lanternes la façade de leurs maisons). La petite ZE croyait que la joie des Arméniens durant les fêtes était liée aux bienfaits des sultans. Elle découvre qu'il n'en n'est rien, au contraire. Cette révélation du mensonge collectif détermine en elle un changement : « *Désormais, j'allais toujours entendre avec indignation les discours flatteurs et les souhaits de longue vie prodigués au souverain à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance ou de son accession au trône* » (JS SP p. 84). (9) L'autre point intéressant, c'est que le Tcherkesse incarne à ses yeux non pas la victime, mais le héros « *hardi, vaillant, ne craignant pas la mort ... une sorte de mélange d'Artin amoudja et de mon père* » (JS SP, p. 85). En un mot la petite ZE se découvre à

cette occasion deux sentiments intimement liés qui sont « *la haine de ces sultans tyranniques* » (JS SP, p. 85) et la « *fervente tendance au dévouement* » (JS SP, p. 86). Pour l'instant on en est là : elle est « *troublée* » (JS SP, p. 83) et elle commence à avoir « *certaines idées* » (JS SP, p. 84). Rien de plus. On notera enfin que si ce n'est pas la photo du Tcherkesse qui l'a le plus impressionnée sur le moment -comme on aurait pu s'y attendre-, elle en a été suffisamment marquée pour qu'elle lui revienne en mémoire deux ans plus tard, lors d'un autre épisode fondamental que ZE raconte dans l'A. et qu'on appellera l'épisode Tutundjian.

- L'épisode Tutundjian

Nous sommes à présent en 1890. Une nouvelle élève vient de débarquer à l'école : Virginie Tutundjian, fille d'un militant hentchak qui vient de Bulgarie. C'est elle qui « révèle » aux élèves l'existence des massacres hamidiens en Anatolie : « *Virginie racontait que dans les provinces, les Turcs massacraient les Arméniens, qu'ils promenaient les bébés au bout de leurs baïonnettes, qu'ils éventraient les mères, leurs coupaient les tétons et commettaient bien d'autres atrocités de ce genre. Je me suis aussitôt souvenue d'une photographie montrée par mon oncle Tigrane et concernant des massacres de Bulgares, et mon cœur fut empli de sentiments confus. La fille Tutundjian racontait également que les Turcs voulaient épouser de force de jeunes Arméniennes, qu'ils les obligeaient en conséquence à renier leur foi et à embrasser l'islam et qu'en cas de refus, ils les tuaient ...* » (A I, L'Intr. p. 520). Même si on a perdu le début de l'A/I et que l'on ignore par conséquent comment commençait cet ouvrage et les faits importants qu'il contenait dans ses 230 premières pages, il est évident que l'épisode Tutundjian occupe une place capitale dans le récit, reflet de son importance majeure dans le cheminement personnel de ZE vers l'acquisition d'une conscience politique et nationale. C'est le choc : « *Ce que racontait cette jeune fille, était pour moi une véritable révélation. Jusque-là nul ne nous avait parlé de ces évènements, ni à la maison, ni à l'école.* »

(A I, *L'Intr.* p. 520). A la maison, le père de ZE réagit vivement : « *Mon père montre des signes d'agitation. Qui nous a parlé de tels sujets ?* » (A *L'Intr.* p. 522). Ce qui veut dire qu'il y avait à la maison un autre sujet tabou que ceux dont nous avons parlé précédemment : celui de la réalité de la situation des Arméniens dans l'empire ottoman. Le fait est qu'avec ce que raconte Virginie, « *un autre rideau se lève à présent* » (A, *L'Intr.* p. 522) : pour la première fois ZE prend conscience de la réalité des relations entre Turcs et Arméniens dans cet empire ottoman qu'elle croyait être leur patrie commune. Certes il ne s'agit pas encore pour elle d'une prise de conscience politique et nationale mais simplement de « sentiments confus » : « *mon cœur fut empli de sentiments confus* » (A I, *L'Intr.* p. 520). Néanmoins, « *les paroles de la fille Tutundjian furent les premières graines jetées en moi et qui germèrent malgré moi* » (A I, *L'Intr.* p. 523).

2/ L'importance des discussions d'élèves à l'école

Suite à l'épisode Tutundjian, les questions politiques, sociales et nationales deviennent un thème de discussion passionnée entre les élèves à l'école : « *A l'école nous discussions de ces sujets d'abord avec Hranouch puis avec les garçons, et nous échangeons les informations dont nous disposions* » (A I, *L'Intr.* p. 523). Pour cela, il a d'abord fallu abolir les barrières du sexe à l'école : « *Dès les premiers mois après mon admission au collège Sainte-Croix, j'avais aspiré à établir des liens avec les garçons de l'école (...) Le jardin de l'école de filles était séparé de la cour de récréation des garçons par une porte en bois munie d'une serrure branlante. Dès les premiers jours, quelques jeunes filles établirent des contacts avec les garçons à travers les planches de la palissade. Puis on enleva la serrure et garçons et filles jouèrent devant la porte (...) Nous interrompions souvent nos jeux pour discuter* ». (A I, *L'Intr.* p. 525-526). On constate au passage que sans être féministe à proprement parler (« *Je n'ai jamais été féministe* »), ZE

met naturellement le féminisme en pratique (« *J'ai résolu ce problème pour ce qui me concerne* »). Naturellement, disons-nous, parce que le fait d'appartenir au sexe féminin n'a jamais pour elle représenté d'obstacle infranchissable et qu'en outre elle ne tenait aucun compte du « qu'en-dira-t-on » : « *Je n'ai jamais prêté la moindre attention à toutes les absurdités que mon entourage, avec ses préjugés fortement enracinés, ses faux-semblants et ses considérations immorales, pouvait répandre autour de moi* » (A I, *L'Intr.*, p. 538).

3/ Autres paroles décisives

- Aux paroles de l'oncle Tigrane et de Virginie Tutundjian et aux discussions mixtes à l'école, il faut rajouter l'influence d'autres paroles décisives, à commencer par celles de son père, qui, à partir de 1890, commence à lui parler ouvertement de la réalité politique de l'empire ottoman : « ... *mon père me parlait de la nécessité de renverser tous les tyrans et d'établir un régime républicain afin que les classes privilégiées disparaissent et que la justice règne* » (A I, *L'Intr.* p. 530).

- A l'école, certains professeurs atypiques commencent à inculquer conscience nationale et volonté politique. C'est le cas du professeur d'histoire Davit Chakarian et du professeur d'arménien Melkon Gurdjian. S'écartant du programme scolaire, Gurdjian leur « *parlait essentiellement des évènements survenus dans les provinces et décrivait avec de sombres couleurs la situation de la population nationale dans les vilayets arméniens. Selon son raisonnement, le peuple arménien était opprimé parce qu'il avait perdu son indépendance (...). Comment allions-nous nous libérer ?* » *En nous armant et en organisant des soulèvements armés* ». Gurdjian leur fait lire des articles d'actualité, certaines œuvres littéraires telles que les poèmes que Mkrtitch Béchiktachlian dédiés aux héros de la révolte de Zeïtoun (10) et les livres de Raffi dont la lecture est en principe interdite.

- A la fin de sa dernière année scolaire, ZE fait d'abord la rencontre de l'écrivain Serpouhi Dussape à laquelle elle est allée rendre visite à son domicile de Péra avec son amie Archagouhi, un épisode qu'elle raconte dans les JS /SP (11). Puis en 1894, elle fait des rencontres déterminantes dans le monde intellectuel d'Istanbul grâce à la fréquentation du salon littéraire de Madame Matakian, ce qu'elle raconte dans l'A/ I : « *Elle avait réuni autour d'elle tous les gens de valeur de l'intelligentsia arménienne de la capitale turque et son salon était devenu un foyer important de l'activité nationaliste arménienne* » (A I, *L'Intr.* p. 350). Ce salon avait lieu tous les samedis soirs et l'on y retrouvait Archag Tchobanian, Arpiar Arpiarian, Lèvon Pachalian, Hovhannès Chahnazar, Tigrane Kamsarakan, Lèvon Pachalian c'est-à-dire toute l'équipe du journal *Hairènik/ La Patrie* auquel le père de ZE s'était abonné dès le premier numéro paru en 1891, et qu'il lui faisait lire (cf A,I *L'Intr.* p. 537-538).

- Si cette jeunesse verse assez rapidement dans le mouvement national, ce n'est pas à l'issue d'une prise de conscience progressive mais parce que l'adhésion au mouvement révolutionnaire est un moyen d'émancipation, apparemment le seul auquel puissent recourir les jeunes filles : « *Il est intéressant de noter qu'aucune de ces filles n'était influencée par la propagande nationaliste (...) Mais si l'une d'entre elles se persuadait qu'en adhérant au parti Hentchakian (...)* elle aurait les moyens de se libérer de la tyrannie du père ou de quelque autre membre de la famille, elle s'y faisait inscrire ». (JS SP, p. 199). Contrairement à ses camarades, l'adhésion de ZE au Mouvement national n'est pas une question de besoin mais la conséquence d'une prise de conscience très progressive : « *ces questions-là (politiques et nationales) restaient en dehors de mes préoccupations, elles concernaient des objectifs bien lointains* » (JS SP, p. 199). En 1895, à la fin du volume 1 de l'A/I, on constate que malgré la densité de son parcours intérieur, ZE n'a pas encore atteint le stade de la prise de conscience politique et nationale et

qu'elle en reste encore au stade des sentiments et des émotions : « *conduite par mes émotions qui montaient en moi (...) je ne parvenais pas encore à formuler mes idées* » (A I, *L'Intr.*, p. 530-531). Comme toujours, son parcours intérieur traduit celui de la société arménienne en phase de conscientisation, c'est-à-dire d'accession à la liberté d'expression. Rien d'étonnant, alors, -bien qu'elle s'en étonne elle-même-, que ses premiers écrits publiés en 1895 n'aient encore rien de politique ou de national : « *Ce qui est étonnant, c'est que malgré l'influence que j'avais subie à l'école, je n'ai pas introduit de thèmes patriotiques dans mes premiers écrits d'adolescence.* » (A I, *L'Intr.*, p. 532).

4/ L'embarquement pour Kénalé

Les JS/SP se terminent avec un épisode particulier : l'embarquement pour l'île de Kénalé. Lorsque ZE termine l'école (primaire) en 1892, sa famille se demande ce qu'elle va faire. « *Cette question n'était pas encore réglée lorsqu'un jour, sur le bateau qui nous emmenait mon père et moi, vers l'île de Kénalé, nous fîmes la connaissance de Tovmas Terzian* » (JS SP, p. 204). (12) Celui-ci se rapproche d'eux et exprime « *son étonnement de voir un père et sa fille en conversation aussi animée.*

- *J'ai cru, expliqua-t-il, que vous étiez grecs, mais je vous ai entendu parler arménien, je me suis dit que c'était une chose bien rare chez nous* » (JS SP, p. 204).

Sans nous attacher à toute la richesse du contenu de ce passage, nous nous contenterons ici de la remarque suivante : l'absence de dialogue est bel et bien une caractéristique de la société arménienne, puisque les Grecs sont différents. Il est essentiel pour la compréhension du message que veut nous transmettre ZE que ce soit sur ce thème-là que se termine le récit. Et la dernière phrase du récit des JS/SP concerne directement la liberté d'expression : « *J'avais un vaste appétit, des*

projets nombreux, et une vitalité qui allait me permettre de m'exprimer (artahaïtèl) avec ardeur et prodigalité » (JS SP, p. 205). Notons enfin que l'épisode de l'embarquement pour Kénalé annonce directement l'embarquement pour Paris qui aura lieu trois ans plus tard et qui clôt le récit de l'A/I avec la phrase suivante : « *Au mois de décembre 1895, je partis pour la France (à bord du) vapeur Junon de (la compagnie) Paquet* » (A I, *L'Intr.* p. 561). Ce départ pour l'étranger, c'est le départ vers la phase suivante de son existence, vers l'acquisition pleine et entière de la liberté d'expression et l'entrée dans la littérature.

III/ LE DEVOIR DE DIRE

S'exprimer pour dire quoi ? Après nous avoir raconté l'histoire de l'accès à la parole individuelle et collective, ZE nous dit aussi à quoi doit servir cette liberté de parole. Et elle le dit très clairement : détruire les préjugés, montrer la réalité telle qu'elle est, casser le mythe, témoigner, c'est-à-dire faire « œuvre utile ».

1/ Détruire les préjugés

Une des missions de l'écrivain est de détruire les préjugés. C'est en tous cas ce que l'on peut comprendre du dialogue qui a lieu entre la petite Zabel âgée de dix ans et son père, suite à l'épisode du rétameur juif dont nous avons déjà parlé : «- *C'est vrai que les Juifs sont mauvais ?*

- *Ma fille, a-t-il répondu en me regardant bien en face, il n'y a pas au monde de mauvais peuple, il n'y a que de bonnes et de mauvaises gens.*

- *Mais ... et les Turcs ?*

- *C'est pareil pour les Turcs* » (JS SP p. 56).

Cet épisode en dit plus que tout un discours sur la tolérance. Si « *il n'y a pas au monde de mauvais peuple* » et si « *il n'y a que de bonnes et de mauvaises gens* »,

il en découle que le peuple arménien n'est pas plus « bon en soi » que le peuple turc n'est « mauvais en soi ». Et aussi que le mal, n'étant ni juif, ni turc, peut aussi être arménien. Autrement dit, le mal ne vient pas forcément des étrangers ou de l'ennemi, mais il peut venir aussi des siens et de soi, c'est-à-dire des Arméniens eux-mêmes envers eux-mêmes. Certes, cela ZE ne l'écrit pas expressément mais elle parle suffisamment de la « méchanceté » de la société arménienne pour que l'on comprenne toutes les implications de la morale de la petite histoire du rétameur.

2/ Montrer la réalité telle quelle est

Autre mission de l'écrivain qui découle de la première : casser le mythe. Pour cela, il faut d'abord voir la réalité en face, et ensuite la dire telle qu'elle est. Or voir la réalité en face, c'est voir que le peuple arménien est dominé par le mythe ; et la dire, c'est révéler les conséquences calamiteuses du mythe.

Il s'agit ici principalement des mythes nationaux relevant de l'Histoire de la nation arménienne. De ce point de vue, la lecture de l'A/ I est passionnante parce que c'est le récit de la naissance du mythe chez les Arméniens. ZE raconte comment les partis nationalistes (en particulier le parti Hentchak entre 1890 et 1895, qui sera relayé ensuite par le Dachnaksoutioun) créent une Histoire mythique des Arméniens, et comment cette Histoire mythique se développe au point d'envahir non seulement tout le champ historique mais toute la réalité arménienne : « *Les questions littéraires, éducatives et sociales étaient sans aucun doute étroitement liées au mouvement nationaliste* » (A I, *L'Intr.*, p. 553). Cet envahissement du champ de la vie arménienne par le mythe engendre d'étranges retournements, car ce qui était jusqu'ici méprisé est subitement valorisé, et ce qui était valorisé devient objet de mépris. C'est vrai à l'échelle familiale comme à l'échelle nationale. Chez ZE, cela aboutit, par exemple, à la glorification de la branche

maternelle des Chirinents, « *des gens prêts à se mêler de tout et à courir tous les dangers* » (JS SP, p. 70). Par le truchement de l'oncle Tigrane maternel, les Chirinents finissent même pas devenir des exemples pour la nation : « *Mais le plus souvent, l'oncle Tigrane continuait en déplorant la faiblesse de sa génération : - Nous, des petits-fils de Chirine ? Qui aurait cru qu'un homme comme lui, un vrai tigre, aurait des descendants comme nous, des petits chats? ... Nous des hommes?* » » (JS SP, p. 38). De la glorification de l'ancêtre voiturier on passe à la glorification du bandit, présenté comme un précurseur du fédai : ainsi, l'oncle maternel Tigrane « *parlait (aussi) d'autres héros révoltés contre l' »injustice* » et *qui, réfugiés dans les montagnes, étaient devenus des « bandits »* » (JS, SP p. 37). C'est clair, le bandit pré-révolutionnaire annonce le fédai dachnaktsakan. Or ZE écrit à une époque où le fédai dachnak est assimilé à un bandit. Encore un retournement ! Une telle insistance de ZE et de tels parallélismes ne peuvent pas être dus au hasard. Ce qu'elle nous dit ici, c'est qu'elle a connu tous les mythes : celui du bandit devenu héros, et celui du héros redevenu bandit. Que c'est toujours la même Histoire, mais à l'envers ...

A l'échelle nationale, le mythe entraîne la valorisation de l'Arménien provincial - celui des vilayets de l'Empire ottoman- par opposition à l'Arménien de Constantinople. L'idéalisation de l'Arménie provincial s'accompagne de celle de la province elle-même identifiée au Pays ou Yèrkir, par opposition à Istanbul qui s'avère être une fausse capitale (des Arméniens occidentaux) : « *Petit à petit, les « Provinciaux » devinrent des gens honorables dans nos pensées. Dans notre imagination, ils étaient capables de faire de l'héroïsme, de parvenir aux degrés légendaires de l'abnégation. Nous avons honte d'être Constantinopolitains* » (A I, *L'Intr.* p.). Avec l'Arménien des provinces, c'est le passé des Arméniens qui est valorisé au point d'être mythifié : « *Melkon Gurdjian (le professeur d'arménien) nous disait : « Vous êtes les rejetons indignes et dégénérés de cet*

illustre peuple viril, qui a donné tant de grands rois, de grands généraux, des rois conquérants ... » (A, I, L'Intr. p. 529). A l'école, le cours d'histoire nationale devient le cours le plus important. Natif de Van, le professeur d'histoire David Chakarian, parle aux élèves « des preux et des braves de la période légendaire de notre histoire. Petit à petit l'enthousiasme montait en lui. Retenant notre souffle, nous écoutions ses paroles et nous nous enorgueillissions de victoires tirées de contes de fées. Nous restions parfois des heures sous l'influence de ces histoires, et les enseignants des heures suivantes nous trouvaient rêveurs, distraits, l'air absent » (A I, L'Intr. p. 533).

3/ Casser le mythe

Première conséquence du mythe, c'est qu'elle engendre une vision binaire et simpliste de la vie et de l'Histoire -les héros et les traîtres d'un côté, les épisodes héroïques et les trahisons de l'autre-, vision dont les conséquences sont catastrophiques du point de vue de la pensée et du point de vue de l'Histoire. Du point de vue de la pensée, la soumission au mythe entraîne une paralysie de la pensée et de l'esprit critique : car comment, alors, réfléchir en des termes qui échappent à la bipolarité ? Et du coup, comment réussir à remettre un mythe en cause ? Dans le meilleur des cas, un mythe en remplace un autre (on l'a vu avec le cas du bandit). Le résultat est que l'illusion et le rêve se substituent à la pensée et au jugement. Dans l'A/I, les citations ne manquent pas pour décrire cette annihilation de la pensée : « *nous nous enorgueillissions de victoires tirées de contes de fées. Nous restions parfois des heures sous l'influence de ces histoires, et les enseignants des heures suivantes nous trouvaient rêveurs, distraits, l'air absent* » (A I, L'Intr. p. 533) ; « ... *comme un délire impétueux et déchaîné, notre imagination se précipitait vers des horizons inconnus, vers la perdition et l'abîme, choses dont nous ne pouvions encore nous douter. Que de vies de jeunes gens,*

ayant petit à petit perdu le sens des réalités, allaient se jeter de façon inconsidérée et le cœur léger, dans des activités pleines d'aventures et de dangers, pour ne trouver que la mort. Rien que la mort et des ruines, bilan malheureux, aventurisme tragique et sanglant » (A, I, *L'Intr.* p. 530). « *Rien que la mort et les ruines* » ... Nous y venons : l'annihilation collective de la pensée a des conséquences catastrophiques, pas seulement sur la pensée elle-même, mais sur le destin du peuple arménien: « *Au lieu d'être réveillés par ces phénomènes funestes, les nationalistes arméniens faisaient de nouveau dans l'aventurisme* » (A I, *L'Intr.* p. 559). « *Le sang qui coulait à flot était répandu en vain, mais les partis nationalistes ne se désenivraient pas, bien au contraire. C'était le moment où le parti dachnak se préparait à organiser la première de ses malheureuses aventures, l'occupation de la Banque ottomane à Constantinople* ». (A, I, *L'Intr.* p. 561). La prise de la Banque ottomane étant une opération du Dachnaktsoutioun datant de 1896, elle sort du cadre du récit et n'y est citée que comme l'annonce des grandes catastrophes futures (massacres hamidiens de 1895-1896, massacres de Cilicie de 1909, Génocide de 1915). Nous n'avons pas le récit des catastrophes - qui est la phase suivante du récit-, soit parce qu'on l'a perdu, soit parce qu'il n'a pas été écrit (rappelons que le manuscrit de l'A/ I porte la mention « volume 1 » ce qui implique une suite). Que nous aurait-elle dit dans « la suite » ? Nous pensons qu'elle aurait au moins décrit la phase d'épanouissement de la parole dans une société arménienne tout entière tendue vers la liberté, ainsi que celle de sa soumission désormais complète au Mouvement national. Et ensuite, elle en serait arrivée au traitement de la Catastrophe elle-même, accompagné de cette idée de la nécessité de casser le mythe également chère à Tcharents. Ce ne sont que des suppositions, naturellement. Mais grâce à *Parmi les Ruines / Avèraknèrou Mèdj*, paru en 1911 à Istanbul, on peut raccrocher aux récits antérieurs (JS/SP + A/I) celui de la catastrophe de 1909, et « avancer » ainsi jusqu'à une période où ZE est

désormais elle-même dans le mythe (ayant adhéré au Mouvement national du Dachnaktsoutioun à partir de 1908), mais sans être dominé par lui (comme le prouve sa correspondance de l'époque avec son mari, qui montre qu'elle a toujours conservé une conscience aigüe de la réalité malgré son engagement politique). La question qui se pose alors est la suivante : que doit faire l'écrivain face à la catastrophe ? La réponse est simple : témoigner.

5/ Témoigner

Au moment de la révolution Jeune-Turque de 1908 et de la proclamation du régime constitutionnel, ZE est à Paris. Après un premier aller-retour à Istanbul, elle ramène sa famille avec elle à Istanbul au printemps 1909, c'est-à-dire juste avant les massacres de Cilicie qui ont lieu dans la deuxième quinzaine d'avril. Là c'est le choc. Comme elle ne peut pas rester indifférente à ce qui se passe et qu'il lui faut agir, elle se rend sur les lieux du crime (Adana) à la fin juin, c'est-à-dire deux mois après les événements, pour s'occuper des orphelins (elle est missionnée par la Croix-Rouge arménienne et mandatée par le Patriarcat arménien). Nommée directrice des orphelinats de Cilicie, elle est amenée à frayer avec les membres de la commission d'enquête parlementaire sur les massacres, et ceux de la cour martiale turque. Autant dire que ce qu'elle a écrit est un témoignage de première main sur la situation des Arméniens en Cilicie juste après les massacres. Avec ce récit, c'est l'entrée du témoignage dans la littérature arménienne. On peut même dire -sauf erreur- que c'est la naissance de l'art du témoignage dans la littérature arménienne : *« Il faut, je le répète, que nous connaissions tous l'image véritable de notre pays couvert de sang, qu'on puisse le regarder avec courage et fixement. Ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu pouvaient ébranler les fondements de tout un Etat. (...) C'est ce sentiment qui m'a considérablement incitée à écrire sans*

réserve aucune -en tant que citoyenne libre, en tant que véritable enfant de mon pays, jouissant des mêmes droits et assumant les mêmes obligations que tous ... » (PR AM, *L'Intr.* p. 397-398). Il est vrai que dans cet ouvrage, ZE ne dit pas tout. Certains ont même considéré qu'elle cache l'essentiel, à savoir la question de la turquisation des orphelins arméniens de Cilicie placés dans des orphelinats turcs. Mais le fait d'en parler dans un article publié aux Etats-Unis (*Aragats* de New-York) montre que son « non-dit » de *l'Avant-Propos / Nakhaban* de la première édition de 1911 a une autre explication : préserver sa sécurité d'une part, et d'autre part éviter d'ouvrir un sujet polémique qui pourrait avoir des incidences négatives sur la population arménienne, dans un contexte où il s'agissait de tout faire pour empêcher un nouveau « dérapage » dans la voie de l'instauration de la démocratie turque, le tout sans renoncer au devoir de dire et de témoigner. Que ZE soit demeurée fidèle à sa mission de témoigner du crime (de 1909) et de l'impunité des criminels émerge de cette phrase essentielle : « *quand j'ai vu l'impudence du regard des criminels impunis, j'en ai pris fidèlement note sans me soucier des formules conventionnelles ... »* (PM AM, *L'Intr.* p. 396-397). De sorte que Lèvon Ketcheyan, spécialiste de ZE, peut écrire : « *Pour ce qui nous concerne, nous considérons que Zabel Essayan veut montrer crûment le véritable tableau du désastre ».* (13)

5/ Etre utile

« *Faire quelque chose, mais quoi ?* » se demandent les camarades de classe de ZE, obsédées par le souci de changer leur « *terne existence* » (JS SP, p. 198). Elles s'en remettent à ZE qui a déjà commencé à écrire des poèmes : « *Ce que mes amies attendaient de moi, c'était que j'écrive sur ces questions (sociale, politique, nationale), qu'enfin je fasse quelque chose. Mais encore une fois, quoi ? Nous n'arrivions pas à formuler ce qu'il fallait faire* » (JS SP, p. 199). « *Je sentais avec*

certitude que la littérature n'est pas une parure, un luxe, -une fleur suprême- comme le disait Tchobanian, mais bien un moyen puissant, une arme que je voulais maîtriser pour lutter contre toutes ces choses que je considérais injuste » (A I, L'Intr. p. 552). Et encore : « Je pensais que si je pouvais représenter ces contradictions, faire tomber le masque de ces gens, j'aurais accompli une œuvre très utile » (A, I, L'Intr. p. 552). ZE le dit noir sur blanc : pour elle et ses camarades, écrire, c'est agir, c'est être « utile » à la collectivité. Autrement dit, l'écrivain a un rôle à jouer dans la société ; il n'y a pas d'écrivain autre que l'écrivain engagé ; et c'est à l'aune de son engagement qu'on doit juger de son écriture, comme on le voit dans le passage des JS /SP où il est question de Sybille, l'auteur féminin à la mode dans les années 1890-1900 (14) : « J'avais lu quelques-uns des romans et des poèmes de Sybille et, contrairement à l'engouement général à l'époque, j'avais l'audace de ne pas aimer ce genre de littérature. Pour moi, les méandres complexes dans lesquels se complaisait cette poétesse à succès portaient sur des sujets dérisoires et mon juvénile appétit littéraire ne trouvait pas dans ces délicatesses raffinées l'aliment qui lui convenait » (JS SP, p. 201).

CONCLUSION

Au terme de cette étude, nous voulons rajouter que ce qui ressort fortement de la lecture des récits de ZE, c'est que la liberté d'expression est un droit à conquérir de haute lutte, que ce soit personnellement ou collectivement, et ceci grâce à deux qualités essentielles, le courage et la ténacité.

Pour remplir le « devoir de dire », il faut pouvoir avoir la force d'aller à contre-courant de ce qui se dit, de ce qui se pense, et de ce qui se fait, de se dégager des conventions et des convenances, d'affronter une mentalité dominante contraire à la sienne, d'affirmer des opinions contraires à celles de la majorité. C'est parce qu'elle n'a pas eu ce courage, qu'une jeune fille telle qu'Archagouhi n'a pas pu

devenir un « grand « écrivain : « *Finalement, elle a écrit peu de choses, mais il est hors de doute qu'elle était douée. Elle est cependant loin d'avoir exploité tous les dons qu'elle pouvait avoir. Fort timorée, elle se souciait surtout de ne pas heurter l'opinion* » (JS, SP, p. 203). (15). L'important, ici, n'est pas de savoir si le jugement de ZE sur sa camarade d'école est juste ou non. L'important est que pour ZE, le courage et l'audace sont des qualités essentielles à l'écrivain. Or cette audace, ZE la cultive depuis l'enfance. Quand elle était petite, elle n'a jamais tenu compte de la règle du silence imposée le matin à la maison, et elle s'adressait librement à son père qui « *répondait patiemment à toutes mes questions, sans tenir compte des réflexions de mes tantes à propos de « tout ce bavardage si tôt le matin* » » (JS SP, p. 68). De la même façon qu'elle osait parler avec son père, elle osait sortir de chez elle. L'audace, alors, consistait à aller chercher de l'eau à la fontaine publique plutôt que la tirer des deux puits du jardin, et de se rendre avec sa tante maternelle Yèranik dans les « quartiers du bas » (c'est-à-dire les quartiers pauvres de Scutari) et de se confronter avec une classe sociale défavorisée, en n'ayant pas peur d'affronter les critiques de la famille et du voisinage sur de telles fréquentations.

Autre qualité essentielle qui est liée à la précédente : la ténacité, parce que la lutte est permanente : « *Mes dispositions individuelles se heurtaient à de vigoureuses oppositions, et je ne cessais de combattre, aussi bien physiquement que moralement. (...) Je résistais à mes proches, à l'école, à mes camarades, sans faiblesse et sans arrêt* » (JS SP, p. 153) ; « *La vie m'avait appris qu'il y avait à livrer là un combat acharné et incessant* » (JS SP, p. 199).

Que la liberté se mesure à l'aune de la parole, c'est ce qui ressort fortement de la lecture des récits de ZE. A cet égard, ils n'ont rien perdu de leur actualité. ZE est à nos yeux une femme « moderne », qui, de nos jours, aurait sans aucun doute pareillement décrit le mutisme de la société arménienne contemporaine et ses

manifestations tyranniques, témoigné des inégalités, de l'injustice, des atteintes à la liberté et des crimes. Non seulement elle écrivait des livres, mais elle écrivait dans les journaux et collaborerait à des ONG ayant la vocation de défendre les Droits de l'Homme, pour le compte desquels elle aurait mené des enquêtes. Et elle continuerait à dénoncer la domination du mythe chez les Arméniens, comme le mal dont ils doivent se défaire collectivement. En résumé, elle serait encore un écrivain engagé, et pour les mêmes raisons qu'à son époque.

Sèda Mavian

NOTES

(1) *Silihdari Partèznèrè (SP) / Les Jardins de Silihdar (JS)*

Première publication : *Silihdari Partèznèrè*, Pethrat, Erevan, 1935 (en arm.)

Yèrkèr, Haïpèthrat, Erevan, 1959, pp. 393-529 (en arm.)

Les Jardins de Silihdar, Albin Michel, Paris, 1994 (en français, traduit par Pierre Ter Sarkissian)

(2) *Inknakensagroutioun (I) / Autobiographie (A)*

Première publication dans « *Sovétakan Grakanoutioun* », sept 1979, Erevan, p. 49-74 (en arm.)

Traduction française de l'A dans « *L'Intranquille* », n°6-7, 2001, Paris, p. 519-561, (traduit par Léon Ketcheyan). Le manuscrit est inachevé : on n'en n'a que la première partie, soit le volume 1. Il est Incomplet : il manque 288 pages, notamment les 230 premières pages, mais on a la fin qui se termine à la page 393.

(3) *Avèraknèroun Mèdj (AM) / Parmi les Ruines (PR)*

Première publication : *Avèraknèrou Mèdj, Constantinople, 1911.*

Traduction française partielle du récit dans : Marc Nichanian, *Entre l'Art et le Témoignage (Littératures arméniennes au XXè siècle)*, Vol. 1, MétisPresses, Genève, 2006, en annexe : pp. 359-386 (traduit par Marc Nichanian).

Traduction française de l'A dans « *L'Intranquille* », n°6-7, 2001, Paris, p. 395-398 (traduit par Léon Ketcheyan).

Une nouvelle et complète traduction française vient d'être publiée : *Dans les Ruines (Les massacres d'Adana avril 1909)*, Phébus, Paris, 2011 (traduit par Léon Ketcheyan).

(4) Cf « *Parallel reality* » ou « *Zougahèr Irakanoutiounnèr* », un court-métrage d'Ara Chirinian produit par le Fonds de coopération Eurasia sur le thème de la liberté de parole, où l'on présente le cas de deux « *tchkhoskan harsèr* » du village de Chènavan (Aragatzotn).

(5) *Quand on n'aime plus / Yèrb aylèvs tchès sirèr*, Ed. O. Arzoumanian, Constantinople, 1914 ;

(6) L'épisode du rétameur juif est important parce qu'il marque la naissance du sentiment de

compassion chez ZE : « *Le petit rétameur juif a éveillé en moi pour la première fois une compassion profonde et douloureuse* » (JS SP, p.55-56). Jusque-là « *pour les animaux j'éprouvais amour et pitié, mais ni l'un ni l'autre pour les humains. C'était comme si j'avais vécu au milieu d'ennemis* » (JS SP, p. 80).

(7) Il s'agit de Verkiné Bèyazian, future femme du poète Tiran Tchakrian, alias Indra (1875-1921), qu'elle épousa en 1900 après une liaison de plus de cinq ans.

(8) Ce Tcherkesse aurait voulu venger le réformateur Midhat pacha, disgracié en 1881 par Abdul Hamid puis assassiné sur ses ordres en 1884.

(9) Dans l'A., écrit aussi, concernant Abdul Hamid : « *La presse locale arménienne publiait des bénédictions officielles pour la « longévité » du sultan Hamid ; à l'église même, on formulait depuis l'autel des souhaits de bonne santé pour le Calife des Musulmans ...* » (p. 544). Kostan Zarian aussi a eu l'occasion de souligner cette attitude...

(10) Ces trois poèmes écrits en 1863 sont consacrés à la première révolte de Zeitoun, celle de 1862. L'un d'eux, *La Mise en terre du brave / Taghoumn Katdjvortvouyn*, a particulièrement impressionné ZE. Il y a eu ensuite d'autres révoltes à Zeïtoun, en 1877-1878 et en 1895.

(11) Serpouhie Vahanian (1842-1901), romancière, est devenue Serpouhnie Dussape après avoir épousé le musicien français Paul Dussape. Archagouhi Djezmedjian (1875-1922) a épousé l'écrivain Théotik. Elle mourut prématurément de la tuberculose dans un sanatorium suisse.

(12) Tovmas Terzian (1840-1909), homme de lettres, librettiste, traducteur et professeur au Collège Central/*Kétronakan* d'Istanbul.

(13) Cf *L'Intranquille*, p. 399.

(14) Sybille (1863-1934), nom littéraire de Zabel Khandjian, née, comme ZE, à Scutari (Polis) et ayant fréquenté la même école. Enseignante, femme de lettres, et auteur de manuels scolaires, elle rentre en littérature en 1890 et est très en vogue dès lors jusqu'au début du XX^e s.

(15) Voir (11).

FIN